Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 16

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Brun, Aug.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-183245

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Aujourd'hui, qui est-ce qui voudrait recommencer à voyager en patache ?...

Lorsque, vers 1838, l'ingénieur Pichard conçut, pour Lausanne, le projet d'une route d'enceinte dans laquelle rentrait la construction du Grand Pont, qui devait relier les quartiers de Saint-Laurent et de Saint-François, quelles difficultés n'eut-il pas à surmonter ? Jamais on n'entendit pareilles récriminations de la part de particuliers expropriés ; jamais on ne cria plus au gaspillage de la fortune publique ; jamais débats plus vifs au sein de notre Grand Conseil.

Aujourd'hui, quel est le voiturier qui regrette de ne plus passer par Pépinet et le Grand Saint-Jean pour aller en Saint-Laurent, et quel est l'habitant de ce dernier quartier qui préfère ce trajet à celui du Grand Pont lorsqu'il veut affranchir une lettre à la poste ou se rendre à la gare ?

Une entreprise plus récente, celle du chemin de fer pneumatique, n'eut pas moins de déboires, de critiques à surmonter, de luttes à soutenir ; que de précautions, que de ménagements, que d'articles de journaux, que de brochures et de paroles n'a-t-il pas fallu pour glisser peu à peu dans le public l'idée d'un système soi-disant impossible et au sujet duquel maintes plaisanteries se donnaient carrière dans presque tous les centres de conversation.

Suivant les uns, les wagons rouleraient sur des rails placés dans un long tube privé d'air pur et de lumière ; suivant les autres, la locomotive faisant bouchon et cheminant dans ce tube à la façon d'un piston, traînerait à sa suite les malheureux voyageurs, menacés d'asphyxie et suant sang et eau en attendant d'être rendus au monde et à leurs familles. Il faudrait des pages pour décrire toutes les absurdités, toutes les bizarreries auxquelles l'imagination publique donna naissance dès le moment où il fut question d'un chemin de fer pneumatique.

Il fallut faire des essais en miniature de l'œuvre projetée pour en démontrer au public la possibilité ; toutes les notabilités industrielles, tous les savants, tous les journalistes furent convoqués à l'usine de MM. Kaiser et Duvillard pour assister à la marche d'un bijou de chemin de fer pneumatique.

L'affaire, soumise à la Municipalité, donna lieu à la publication d'un volumineux préavis de cette autorité, suivi d'une réponse du comité du pneumatique. Elle fut portée ensuite devant le Conseil communal où éclata une lutte oratoire d'une vivacité, d'une pétulance unique dans les annales de nos assemblées délibérantes. Le feu de la discussion prit une intensité telle que, sans s'en apercevoir, des orateurs s'avancèrent jusque vers le fauteuil du président, entraînés par l'élan passionné et irrésistible de l'éloquence.

La question des eaux de Bret étant intimément liée à celle du pneumatique, et ayant en concurrence les eaux de Montreux, les uns disaient : pureté, limpidité, cristal !... D'autres répondaient infusoires, chaux, larves, grenouilles !...

Peu à peu les eaux du lac de Bret s'appaisèrent, prirent le nom d'eaux industrielles et ramenèrent un moment le calme dans la question. Cependant le plus mauvais pas n'était pas franchi ; vinrent les expropriations à l'occasion desquelles les prétentions les plus exagérées se manifestèrent. Partout où l'ingénieur avait eu le malheur de planter un jalon, le sol devint un Eldorado, la plus humble baraque un palais enchanté. A l'heure qu'il est, bon nombre de propriétaires n'auraient pas encore terminé leurs additions successives si une commission fédérale n'était venue modérer leur ardeur.

Tout s'arrangea, et le 16 mars 1874 on vit quelques ouvriers donner les premiers coups de pioche dans les flancs de Montbenon. On les regardait comme des Pygmées attaquant Hercule ; on souriait en passant sur le Grand-Pont ; on avait presque l'air de prendre en pitié une pareille témérité, tant nous restons étrangers aux grandes choses, aux déterminations énergiques ; tant nous avons l'habitude, dans le domaine administratif comme dans le domaine politique, moral ou religieux, de nous servir de petits moyens et de vivre dans un cercle étroit. C'est un fait que nous sommes forcés d'avouer, que nul ne contredira, sauf peut-être la Municipalité ou le Conseil de paroisse.

(*A suivre*).

A Monsieur Monnet, Rédacteur du *Conteur Vaudois*.

Monsieur le Rédacteur,

Vers la fin de l'année 1864, une foule nombreuse poussée par la curiosité d'un spectacle annoncé dans les journaux, encombrait un jour l'enceinte du Champ de Mars. Au premier rang des acteurs et spectateurs figuraient deux personnages qui attiraient surtout sur eux l'attention publique :

L'un était un apprenti-empereur, l'archiduc Maximilien d'Autriche, qui allait essayer au Mexique la couronne à lui offerte par son cousin Napoléon III.

L'autre était un photographe en renom qui allait essayer de conquérir une route dans le royaume des airs : J'ai nommé Nadar.

Le départ du ballon « le Géant » avait été annoncé à grand renfort de réclame. Nadar devait aller jusqu'en Chine et emportait avec lui force provisions ; des imprimés traduits dans toutes les langues connues devaient annoncer son passage aux populations d'une partie de l'univers.

Le Ran tan plan officiel et extra-officiel faisait aussi son vacarme autour de Maximilien, qui emportait, disait-on, une cargaison complète de bonheur pour le peuple mexicain.

Quelques heures plus tard, « le Géant » atterrissait près de Meaux, et Nadar, huit jours après, terminait la carrière de son ballon dans le Hanovre.

L'archiduc, lui, ne devait tomber que bien loin de là, à Queretaro, sous les balles des soldats mexicains, vengeurs de la République.

Voilà les faits qui donnèrent naissance à la pièce

de vers ci-contre, lus au banquet de l'*Harmonie suisse*, l'année suivante.

J'y ai fait quelques retouches, dans un intérêt d'actualité. La poésie est médiocre. Si malgré cela vous jugez à propos de la publier, je vous y autorise.

Veuillez agréer toutes mes civilités.

Paris, le 16 mars 1875. Aug. Brun.

CE QU'ON VOIT DANS LES NUAGES.

Puisque nous traînons tous dans la galère humaine,
Un boulet dont chacun ressent la pesanteur,
De l'immense inconnu sondant la profondeur,
L'esprit aime à franchir ce fabuleux domaine
Où le songe est son conducteur.

D'un coup d'aile rapide, un jour, l'âme s'élève
Et plane, radieuse, au céleste horizon,
Tandis que la matière esclave en sa prison,
Ne peut escalader le haut sommet du rêve
Inaccessible à la raison.

Pourtant de Montgolfier l'heureuse découverte
De l'espace infini nous traçant le chemin,
Dit aux hardis pionniers qu'elle prend par la main :
« Allez et grandissez ! voici la voie ouverte
« Aux ouvriers du lendemain ! »

Pour moi, qui ne suis pas un penseur trop austère,
Ces vaillants ouvriers sont présents dans la nuit.
Si l'affreux cauchemar me hante et me poursuit,
Avec eux je m'élance, et nous quittons la terre
Au gré du vent qui nous conduit !

Qu'il est beau de se voir balancé dans l'espace,
De contempler ainsi, rêveur, l'immensité,
Et le front rayonnant d'audace et de fierté,
Vers les champs sans limite où l'inconnu s'efface
Pousser le cri de : Liberté !

La liberté là-haut n'est pas une chimère ;
Elle est de droit divin et de droit absolu ;
Son règne est affermi par Dieu qui l'a voulu ;
Pour tout ce qui respire elle a l'œil d'une mère ;
De son amour nul n'est exclu !

Montant, montant toujours au-delà de la nue
Où la fraîcheur de l'air fait frissonner les sens,
Je ne puis exprimer tout ce que je ressens
A l'aspect merveilleux que présente la vue
De ces tableaux éblouissants !

De la Suisse en ces lieux j'ai retrouvé l'image :
Salut à toi, Gothard, qui vois percer tes flancs
D'où la vapeur s'échappe en tourbillons brûlants !
Jungfrau, Righi, Cervin, ah! recevez l'hommage
D'un cœur pour vous rempli d'élans !

Mont Blanc, notre voisin cher à la renommée,
Planant sur l'Univers à nos pieds endormi,
Vers tes glaciers plus grands que ceux de la Gemmi,
J'ai reconnu, joyeux, la France bien-aimée
Et de plaisir j'en ai frémi !

Voici nos lacs profonds que l'étranger admire
Et leurs bords enchantés, vrais jardins des amours.
Là, comme un frais ruisseau, s'écoulent d'heureux jours
Pour ceux dont l'œil rêveur dans le flot bleu se mire
Quand l'idéal sourit toujours.

J'aperçois nos chalets, nos villes, nos campagnes,
Nos forêts, nos vallons, nos côteaux toujours verts,
Des dons de la nature en été recouverts ;
Et les troupeaux épars sur le flanc des montagnes
Qui souffleront les froids hivers.

Salut, Grütli, foyer de notre indépendance !
Tu m'apparais ici comme en un beau matin
Le soleil radieux qui rend le jour certain.
O sublime clarté, signal de délivrance,
Brille sur l'avenir lointain !

. . . . . .

Mais voilà que soudain chaque tableau s'efface :
Je reste seul et triste au milieu de la nuit ;
Montagnes et glaciers, clairs vallons, tout s'enfuit,
Tout, jusqu'aux compagnons dont j'ai perdu la trace,
Et mon rêve s'évanouit.

Aug. Brun.

On lit dans l'arrêté fédéral relatif à la votation du 23 mai prochain sur les deux lois qui ont provoqué le referendum, ce curieux passage que nous reproduisons textuellement :

« La Chancellerie fédérale est chargée de faire » imprimer les deux lois en un nombre suffisant » d'exemplaires et de les mettre à la disposition des » chancelleries cantonales en raison des besoins, de » manière à ce qu'elles puissent en délivrer un à » chaque citoyen actif dans sa langue. »

Il nous semble qu'on peut conclure de là que les muets n'ont pas droit à recevoir un exemplaire de ces lois ; que les babillards, au contraire, doivent en recevoir quatre au moins, et que les femmes devraient être mises au nombre des électeurs.

L'école de recrues pour les instituteurs astreints au service militaire aura lieu à Lucerne du 1er septembre au 15 octobre. Un grand nombre de nos écoles seront ainsi fermées pendant près de deux mois. En outre, les instituteurs vaudois ne pourront pas, comme précédemment, utiliser leurs vacances d'automne en acceptant des emplois de partisseurs. Ils seront privés de ce plaisir, dont ils retiraient d'ailleurs quelque profit au point de vue pécuniaire, ce qui n'était pas de trop, vu l'insuffisance des traitements actuels.

C'est d'ailleurs une idée déplorable que celle de parquer les instituteurs dans un corps spécial, qui risque fort de devenir le ridicule de l'armée.

On particulier qu'avâi affére à Combremont et que veniâi du liein, arrevè tzi dâi brâve dzein à l'hâura dè midzo, et trâuvè la fenna que veniâi justameint de vouedî sa marmitâ dè soupa dein la soupière.

— Quand on vint du trâi haurè liein, que lâi dit la fenna, on ramâssè la fam : vo faut medzî onn' assiétâ dè soupa.

— Ma fâi, n'è pas dè refus, que lâi repond l'autro, câ, la vretâ sâi dete, i'é prau fauta de mè raccomplli on bocon.

Et noûtron gaillard se chîtè et vouedè d'arratze pî duè z'assiétè que rasâvant et que l'èpais fasâi na bougne au mâitein.

Io la fenna sè peinsè que n'a pas fauta dè lâi

roffri, et vâut eimportâ la soupière, po mettre lè tchou et lo bacon à la pllèce.

Mâ l'autro n'avâi pas fini. Arretâ! que lâi fâ tot bounameint: quand je su à medzî la soupa, ne botzo pas que n'ausso mon compto.

A DOUARNENEZ

VIII

— C'est toi, teuz?

— Oui, je t'ai suivi toute la nuit pour te protéger contre toi-même. Ah! que les amoureux sont de pauvres cervelles! Qu'as-tu?... reprit-il en voyant Stevan se dresser, la rage dans les yeux.

— Là!... repartit le gars étendant le bras vers l'église.

— Ha! ha! ricana le teuz, Tinah et Postik qui reviennent du service funèbre en l'honneur de leurs parents défunts!... hé bien! regarde-les, ces beaux tourtereaux!...

Les mariés traversaient la place, à cent cinquante pas de Stevan; ils ne se donnaient plus le bras, se regardaient de travers et semblaient avoir hâte de se dérober à la curiosité de la foule.

Le teuz éclata de rire en les voyant.

— Ont-ils l'air heureux!... dit-il en donnant un libre cours à sa gaieté.

— S'ils ne sont pas heureux, répliqua Stevan en se sauvant à travers les bruyères, que dirai-je donc, moi?...

— Ah! murmura le teuz, combien avait raison celui qui écrivit: Amour et crainte sont le timon et le fouet du charroi humain!... Heureusement:

Amours nouvelles
Oublient les vieilles.

« Sans cela, que deviendrait le monde?... La noce retourne à Kerlas; je ne l'y rejoindrai point; j'ai vengé mon cher sauveur, je n'ai plus rien à faire dans ce village; en revanche, je crois que je vais avoir une grosse besogne à Douarnenez, » termina-t-il en s'envolant du côté de la mer.

Stevan était moins ému mais beaucoup plus exalté que la veille. La fièvre le dévorait, sa tête était en feu, mille projets plus insensés les uns que les autres bouillaient dans son cerveau. Il avait désiré la richesse; il la voulait maintenant, il la voulait pour l'étaler aux yeux de l'infidèle, pour lui faire honte, pour se venger!

— J'irai ce soir à la ville d'Is chercher la baguette de noisetier qui donne tout pouvoir, disait-il en vaguant à l'aventure, et si je n'y peux parvenir, malheur à moi, je me damnerai!...

Puis il s'arrêtait, pressait dans ses mains son front brûlant, sanglotait le nom de Tinah et repartait comme une flèche, ou chantait d'une voix entrecoupée ces strophes d'un vieux *sone* armoricain:

« Les petits oiseaux qui sont dans les bois sont joyeux pour leur âge!

» Quand je les entends chanter, j'ai regret du temps que je passe à pleurer.

» Pourquoi pleurer le temps passé? Hélas! il ne revient point! Les petits oiseaux ne pleurent pas.

» Mais la roche laisse couler son eau goutte à goutte; ainsi il faut que le cœur de l'homme laisse couler sa source de larmes.

» Comme une plume sur l'eau, l'amour des jeunes filles est léger.

» Comme une pomme mûre sur une branche, l'amour des jeunes filles est solide.

» Et comme une pomme piquée des vers, l'amour des jeunes filles est loyal.

» J'ai appris qu'il ne fallait pas se confier au vent du moulin ni aux paroles des jeunes filles.

» Le vent du moulin change souvent, mais le cœur des jeunes filles change toujours!... »

Lorsqu'il avait fini, il répétait avec une sombre énergie; « J'irai ce soir à la ville d'Is! » et recommençait sa course fantastique par les bruyères ou le long de la grève.

Ici, qu'on nous permette quelques mots sur cette mystérieuse ville d'Is et sur la cité maudite de la dune de Saint-Efflam, dont il a été question dans le cours de ce récit. La Bretagne n'a pas seulement des dolmens et des menhirs; ses côtes possèdent des ruines qui attestent des splendeurs passées. Avant la conquête de la Gaule par les Romains, le littoral armoricain était couvert de villes si riches, qu'une tradition montre leurs bourgeois mesurant le grain avec des hanaps d'argent. De l'embouchure du Guer au goulet de Brest, à Lorient et à Nantes, on ne pouvait courir la bouline pendant deux heures sans signaler une cité maritime. Les ports les plus riches se trouvaient entre la baie actuelle de Douarnenez et les roches de Penmarch, en face de l'île de Sein, le sanctuaire du druidisme. L'apparition de César glaça l'antique civilisation gauloise.

Les légionnaires de la matrone du monde avaient détruit Corinthe et pillé la Grèce; ils bouleversèrent et dévastèrent avec la même sauvagerie nos centres populeux, nos provinces fertiles, nos ports de mer de l'Océan et de la Manche, qui fournissent les marins les plus hardis et les meilleurs bâtiments, et ces ports tombèrent en ruines, et les flots, après les avoir rongés, finirent par les recouvrir.

Parmi celles de nos villes maritimes qui disparurent après la conquête, il en était une qu'on nommait Is, Is la superbe, comme Gênes depuis qu'elle a des palais de marbre.

Is occupait l'espace où s'étend la baie de Douarnenez. La légende raconte ainsi sa destruction: Les habitants d'Is, pourris par l'opulence, étaient plongés dans la débauche. La princesse Dahut, fille du roi, le vertueux Grallon, donnait l'exemple de la dépravation et du crime; elle attirait chez elle les plus brillants seigneurs, et, lorsqu'ils avaient servi sa passion impudique, les faisait précipiter dans un gouffre, entre Huelgoæt et Poulaouën. En vain, les évangélistes, les missionnaires prêchaient-ils les gens d'Is; saint Guenolé lui-même y perdait son latin. Seul, le roi Grallon se montrait résolu à suivre la voie du bien; malheureusement, il était extrêmement faible d'esprit, de sorte qu'il n'avait aucune autorité sur son entourage.

Un jour, saint Guenolé vint à lui et lui dit d'un ton inspiré: « Sire, la mer se gonfle; cette ville va disparaître sous la colère de Dieu; prenez vite ce que vous avez de plus précieux et fuyez. » Grallon obéit, se chargea de son trésor, monta à cheval et prit sa fille en croupe. A ce moment, les flots envahirent Is et montèrent jusqu'au poitrail du cheval du roi. *(A suivre.)*

La représentation du *Trouvère*, qui a mis en scène tous les principaux sujets de notre troupe lyrique, Mmes Régnault et Dormeuil, et MM. Desgoria, Flachat et Delparte, a fort bien réussi; tous les rôles y ont été chaleureusement applaudis, et une aussi digne interprétation de l'œuvre magistrale de Verdi nous fait bien augurer de la saison d'opéra qui vient de s'ouvrir.

Lundi, 2me représentation du *Trouvère*. Cette représentation étant donnée *hors de l'abonnement*, les personnes du canton pourront facilement y trouver place en s'adressant assez tôt dans les bureaux de location.

La livraison d'avril de la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants: I. L'hérédité, par M. J. Assezat. II. Le pinson des Colombettes. Nouvelle, par M. Louis Favre. (Quatrième et dernière partie.) III. Les conditions morales de la liberté politique, par M. Charles Secrétan. IV. La France actuelle, par M. Ed. Tallichet. (Quatrième partie.) V. Chronique parisienne. VI. Chronique italienne.

L. Monnet.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY